



Lettres ou pas Lettres

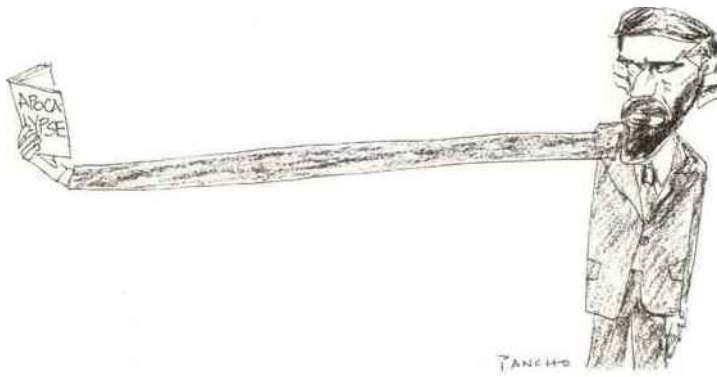
Dernière station avant la déroute

Par le romancier D.H. Lawrence, un commentaire caustique et pas très catholique de l'«Apocalypse» (Pierre-Guillaume de Roux).

«**O**N NE PEUT pas dire que ce soit un livre très sympathique », constate l'auteur de « L'amant de lady Chatterley ». Résumons. Sept trompettes saluant les « sept destructions », une armée de 200 millions de démons venus terrasser les « méchants » et les envoyer bouillir dans un « lac de soufre » pour les siècles des siècles... Tout doit disparaître, sauf une minorité d'élus, admis dans une « Nouvelle Jérusalem » opportunément descendue du Ciel.

En attendant cette délivrance, les chrétiens vivent le martyre infligé par Babylone « la Prostituée », c'est-à-dire Rome et ses immondes césars. Mécréant avoué, Lawrence (1885-1930) connaît de près le texte de cette « révélation » (sens littéral d'« apocalypse »), œuvre du mystérieux Jean de Patmos, souvent confondu avec Jean l'évangéliste.

Son livre étrange, rédigé à la fin du I^{er} siècle, est fait de deux parties mal jointes. La première enchante notre commentateur par sa « splendeur païenne ». La seconde le consterne pour son « flamboiement de haine », ressassée par



des créatures « pleines de ressentiment et d'agressivité », taraudées par la culpabilité et l'envie. Selon lui, ce triste « christianisme de classes moyennes », élaboré au début du premier millénaire, témoigne d'une époque où « le monde est devenu un peu cinglé sur le chapitre de la morale et du péché ». Lawrence reprend ici le flambeau de Nietzsche : cette face sombre du christianisme, c'est le triomphe des faibles, dont seul le nombre fait la force. Le doux Jésus des Evangiles a sorti le glaive. Il revient, et il n'est pas content.

Mais, tandis que Nietzsche cherchait le salut chez les Grecs, Lawrence, tel un archéologue, préfère dégager dans la Bible le « socle païen » sur lequel serait bâtie cette « Apocalypse ». D'une plume magnifique, polémique, poétique, il bataille contre la culture du ressentiment. « Etre le plus vivement, le plus parfaitement vivant », « poitrine contre poitrine avec le cosmos », ressentir les « pulsations du soleil et de la lune en nous » : pour ce programme, ni dieu, ni César, ni tribun ! Pourquoi rêver d'arrière-monde et de paradis ? « L'espoir grandiose des chré-

tiens est à la mesure de leur extrême désespoir », lance notre romancier-philosophe. La crise finale doit être vécue dans un certain « état émotionnel » (et non intellectuel) : alors, « un centre apparaît dans le tourbillon ».

Voilà ce que révélerait, au fond, le texte étincelant de l'homme de Patmos : la nécessité d'humains non grégaires. Les femmes, particulièrement, seraient victimes de ce rabougrissement : dans ces années 30, Lawrence déplore qu'elles soient « mues par un désir d'autodétermination terrifiant », déconnectées du vivant et de leurs pulsions (« Elles n'ont pas de nudité »).

Conclusion de saison : « Nous ne pouvons pas faire rentrer en nous le soleil en restant allongés nus comme des cochons sur une plage. »

Cet été, pour ne pas griller ses neurones, au lieu de crème solaire, une bonne dose de Lawrence !

Frédéric Pagès

● 192 p., 20,50 €. Traduit de l'anglais par Claire Vajou. (En 1978, les éditions Balland/France-Adel ont publié une traduction due à Fanny Deleuze, reprise en 2002 par les éditions Desjonquères.)